

GAUTIER DE COINCY

LES PLUS BEAUX

MIRACLES

de la

VIERGE

Recueillis et mis en français moderne

par

GONZAGUE TRUC

Éditions Saint-Remi

– 2009 –



GAUTIER DICTANT SES VERS

*Moine et clerc qui se marie
 A Madame sainte Marie
 Moult hautement s'est marié ;
 Mais cil est trop mesmariez
 Et tuit cil trop se mesmarient
 Qui as Marions se marient ;
 Par Marions, par mariées,
 Sont moult dames desmariées.
 Pour Dieu, ne nous mesmarions ;
 Lessons Maros et Marions
 Si nous marions à MARIE
 Qui ses amis es ciex marie.*

GAUTIER DE COINCY.

(Du clerc qui mist l'anel au doit Nostre-Dame.)

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Les miracles de la sainte Vierge, traduits et mis en vers par GAUTIER DE COINCY (édition de l'abbé Poquet, Laon, 1858).

FÉLIX BRUN : *Gautier de Coincy et ses miracles de Notre-Dame* (1888).

A. ANDRY : *Coincy à travers le passé* (Château-Thierry, 1913).

ALBERT SCHINZ : *L'art dans les contes dévots de Gautier de Coincy* (Publications of the modern language of America, XXII, 3).

MAURICE VLOBERG : *La légende dorée de Notre-Dame : huit contes pieux du moyen âge* (Longuet, Paris, 1921).

ARLETTE-P. DUCROT-GRANDERYE : *Études sur les Miracles Notre-Dame de Gautier de Coincy* (Helsingfors. Imprimerie de la Société de Littérature finnoise. *Annales Scientiarum Fennica*. 1932).

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	7
LE MIRACLE DE THEOPHILE	12
DU FILS AU JUIF QUI FUT DELIVRE DU BRASIER	24
D'UN CHEVALIER A QUI NOTRE-DAME S'APPARUT.....	27
DE LA FEMME QUI RECOUVRA SON NEZ QU'ELLE AVAIT PERDU	31
DU CLERC DANS LA BOUCHE DE QUI CINQ ROSES FURENT TROUVÉES.....	36
DE L'ENFANT QUE LE DIABLE VOULAIT EMPORTER.....	39
DU LARRON QUE NOTRE-DAME SOUTINT TROIS JOURS, DURANT QU'IL PENDAIT AUX FOURCHES, ET DELIVRA DE MORT.	44
DE L'ENFANT QUE NOTRE-DAME RESSUSCITA	47
DU MOINE IVROGNE QUE NOTRE-DAME DEFENDIT	54
LE MIRACLE DU RICHE HOMME ET DE LA PAUVRE VIEILLETTE	58
DU MIRACLE DE SAINT-BONNET	64
DE L'EXCOMMUNIÉ QUI NE POUVAIT TROUVER QUI VOULÛT L'ABSoudre	68
DU BOUVIER PUNI ET GUÉRI	74
DU MOINE QUE NOTRE-DAME GUÉRIT DE SON LAIT.....	77
DE LA NONNAIN QUE NOTRE-DAME DELIVRA DE GRAND BLÂME ET DE GRANDE PEINE.....	81
DU CLERC QUI MIT L'ANNEAU AU DOIGT DE NOTRE-DAME	85

INTRODUCTION

LE bon Gautier de Coincy me semble fort négligé par les médiévistes.

Nous n'avons de son oeuvre que l'édition fort défectueuse que l'abbé Poquet en a donnée en 1858, et, à part quelques modernes, les écrivains qui en ont parlé lui ont fait une réputation sur laquelle il serait injuste de le juger.

Il naquit vers 1177 à Coincy, sans doute, entre Soissons et Château-Thierry, bien que d'aucuns le croient originaire de Coucy ou d'Amiens. Il fut remis dès son enfance aux mains des religieux de Saint-Médard-lez-Soissons où il put recevoir les soins d'un de ses oncles, homme de grand mérite, et les directions de l'abbé bénédictin Bertrand. « On avait établi en 1196 à Vic-sur-Aisne, nous dit l'abbé Poquet, une petite communauté de moines destinés à desservir une chapelle dédiée à sainte Léochade, et à prendre soin de tout ce qui avait rapport au culte de la sainte ». Gautier fut nommé en 1214, l'année de Bouvines, prieur de ces quelques frères, ils étaient trois ou quatre. Il passa là la majeure partie de sa vie qui eut été paisible sans une circonstance dont il fut très affligé : le vol des reliques dont il avait la garde et d'une statue coloriée de la Vierge qu'il avait lui-même commandée pour orner le sanctuaire. Protégé par le comte Raoul de Nesles et sa femme ainsi que par la pieuse comtesse de Blois, il fut nommé grand prieur claustral de Saint-Médard le 19 juin 1233. Il jouit assez peu de son élévation puisqu'il mourut trois ans après.

Ce fut, autant que nous pouvons le deviner, un religieux exemplaire, tout absorbé dans une vie pleine de loisirs par sa dévotion à la Vierge ou à sa sainte, et toujours prêt à les défendre en bon chevalier. Il était de santé assez précaire, sujet à de nombreuses migraines et peut-être cela ne fut pas étranger à une certaine irritabilité qui perce parfois dans ses vers. Mais c'est son zèle surtout qui lui dicte ses admonestations aux pécheurs et ses vivacités contre ceux qui mettent en doute les merveilles opérées par Notre-Dame, ou ne s'en édifient pas.

Il avait projeté, semble-t-il, d'écrire quatre livres de miracles. Il n'en composa que deux, mêlés de chansons pieuses, dont le premier, écrit Poquet, « était terminé ou sur le point de l'être, en 1219, puisqu'en rappelant l'événement du vol des reliques, Gautier nous apprend que ce fut au moment où il avait commencé à rimer. A l'en croire, ce fut pour le punir de son empressement et de son zèle à louer la sainte Vierge par nos traductions en langue romane, que le démon lui fit enlever la sainte ». L'oeuvre entière, sans interruption, fut achevée à Vic.

Gautier est, si l'on ose parler ainsi, le spécialiste de la Vierge, en langue vulgaire, au moyen âge. Son recueil fut bientôt célèbre et, sans en exclure d'autres, devint le plus populaire. Il traitait une matière illustre. On sait que, de bonne heure, le culte de la Mère du Christ, surtout après que les conciles d'Ephèse et de Chalcédoine lui eurent assuré son titre, séduisit particulièrement les foules et qu'on donna dans une « mariolatrie » qui n'alla pas sans excès. De bonne heure des compilateurs recueillirent des événements merveilleux et parfois insensés, séduisirent les troupes de pèlerins qui se rendaient aux divers sanctuaires de Notre-Dame, à Laon, à Coutances, à Chartres, à Bourg-Dévols en Berry, à Roc-Amadour en Quercy... Ces collections composées en latin par des clercs furent la source où puisèrent les écrivains en langue vulgaire. Il y en eut de Guibert de Nogent et d'Hermann, moine de Saint-Jean, pour Laon, de Hugues Farsit pour Soissons, d'anonymes pour Chartres et Roc-Amadour. En Allemagne on peut citer les recueils de Pothon et d'Arnould, en Angleterre celui de Guillaume de Malmesbury. Nous eûmes en France Gautier de Cluny, le *de Miraculis* de Pierre le Vénérable ; Jean de Garlande versifia des miracles en sixains, à l'usage des écoliers de l'Université de Paris. En Espagne, le franciscain Gilles de Zamora dédia pour Alphonse X un *Liber marial*. De nombreux traits se trouvent épars dans le *Miroir Historial* de Vincent de Beauvais et dans la *Légende dorée*.

On pense bien que Gautier de Coincy ne fut pas le seul traducteur, en roman, de cette abondante matière. A défaut d'une collection perdue de Guiot de Provins, nous avons encore un

livre de légendes de l'anglo-normand Adgar, les *Miracles de Notre-Dame de Chartres*, de Jean le Marchand, des contes séparés dans le *Rou* et la *Conception de Wace*, dans le *Roman de Charité* du Reclus de Molliens et le *Manuel des Péchés* de William de Wadington, sans parler des emprunts du théâtre, des moralités ou de la satire... Ajoutons que, de nos jours, l'auteur qui nous fournit ces détails, M. Maurice Vloberg, a composé, par une ingénieuse combinaison de légendes, huit contes pieux qui nous donnent une idée des thèmes d'art qu'on pourrait encore tirer d'un sujet si lointain.

Comment apprécier la valeur esthétique de l'œuvre du prieur de Vic-sur-Aisne ? Très en faveur de son temps, elle semble avoir vu son prestige décroître à mesure que l'imagination populaire se blasait, se faisait plus difficile à contenter. L'Église n'a pas tenu à conserver des traits qui risquaient de blesser une piété devenue moins naïve. Assez tôt oublié, Gautier n'a été retrouvé que pour être méconnu, et il ne pourra guère espérer quelque justice de notre temps, soucieux surtout de l'histoire. L'abbé Poquet s'indigne que Louis Racine, découvrant un manuscrit des miracles et le lisant d'ailleurs fort mal, en ait parlé avec une sévérité excessive. Il ne fallait pas plus attendre du poète de *la Religion*, et l'art du siècle des J.-B. Rousseau et des Saint-Lambert n'était guère fait pour entrer dans celui du XIII^e siècle qui touche maintenant davantage notre esprit moins académique et mieux averti.

Gautier versifia en octosyllabes ses récits qu'il autorise, ouvertement quoique sans précision, de quelque source et qui lui viennent, en effet, des divers « Miroirs », de Saint-Grégoire, de Saint-Jérôme, de Guibert ou de Hugues Farsit et d'autres livres sans doute qu'il avait sous la main dans la docte et paisible bibliothèque où il travaillait. Il est clair, vivant et parfois pittoresque avec un soupçon de vraie poésie ou de truculence. C'est qu'il n'entend point faire simplement oeuvre de traducteur et qu'il désire mettre au service de Celle qu'il aime, lui aussi, cet art que les profanes consacrent follement à des affections toutes terrestres et à une chair périssable. Aussi, ornant déjà ses récits

des gentillesses et jeux de mots à la mode, il va plus loin ; il retient, pour un pieux usage, le modèle exact des chansons les plus populaires, des chants de danse ou de printemps, il écrit des « dorelots », des « robardelles » où il ne s'offusque pas de voir la Vierge tenir la place des jeunes filles et des pastoures que poursuivaient clercs et chevaliers, semblable à celui qui mettrait de nos jours, en couplets d'opérette, la matière des cantiques dominicaux.

Cette disconvenance déjà, que sa simplicité empêche de devenir inconvenance, lui porte assez de préjudice et il faut avouer qu'avec des traits heureux ses « chansons pieuses » restent comiques plutôt qu'édifiantes. Sa bonne volonté le porte à introduire dans ses Miracles eux-mêmes un vice plus grave. Si fort qu'il estime l'art, il y trouve un moyen et il en use pour arriver à ses fins qui sont le prêche et presque la polémique. Il a recueilli des faits propres à illustrer les reliques dont il a la charge, il relève les merveilles éclatantes opérées par Marie et relatées par des auteurs dignes de foi ; il brandit ses témoignages contre les incrédules, passant de l'exemple à l'objurgation, ajoutant à ses récits des moralités interminables, les noyant parfois sous des litanies versifiées ou des mouvements oratoires qui sont du prêtre en sa chaire plus que du poète agité par le dieu.

A-t-il cru, avec ses lecteurs, aux incroyables histoires qu'il racontait et aux aventures où il compromettrait, sans sourciller, la « Mère de Dieu » ? Il n'en faut guère douter. Notre âge, moins enfant, a dépouillé ces imaginations puériles et le chrétien le plus pieux n'admettrait pas volontiers de nos jours que Notre-Dame ait servi de soutien à un moine ivrogne ou, pendant trois jours, ait soutenu, par les pieds, un larron pendu. Les contemporains de Gautier, et tout au moins le populaire, n'ont ni ces délicatesses, ni ces scrupules et ils se sont édifiés de ces invraisemblables contes autant qu'ils s'en amusaient. Sage, l'Église a laissé faire ce qu'elle ne pouvait empêcher, et si on a reproché un excès de superstition à quelques-uns de ses fidèles, en sa plus brillante époque, on ne l'accuserait pas sans injustice de l'avoir encouragé.

Si loin de nous, Gautier mérite d'être ressuscité. Son art est naïf et trop abondant, sa psychologie élémentaire, sa langue un peu monotone. Mais il fait des récits agréables, ses longueurs ne sont pas si longues et prennent à nos yeux l'attrait de la curiosité ; il mêle à sa narration un réalisme qui nous rappelle que l'époque des « contes pieux » est aussi celle des fableaux. Il serait bon d'en avoir une édition que les amateurs de vieux français pussent lire complètement et sans être arrêtés par des erreurs de copie ou des lacunes rebutantes.

En attendant, je me permets de présenter au public une transcription des plus beaux miracles contés par Gautier dans le dessein de répandre quelques-unes des histoires, souvent charmantes, dont nos pères ont agrémenté leur amour tout particulier de la Vierge. Je vais dire en deux mots à quoi a dû se borner mon rôle qui a été fort modeste. J'ai respecté la matière et l'ordre du récit ; j'ai tâché de rendre l'impression laissée par le texte ; empruntant sa lettre même chaque fois que je l'ai pu ; je ne suis intervenu assez librement que pour ramasser ou éclaircir le récit compromis par le délayage ou la maladresse ; je n'ai conservé que le conte, éliminant le sermon, les admonestations et les litanies qui n'eussent pas été supportables dans la circonstance. De ce travail de mise au point est sorti ce nouveau recueil qui permettra au lecteur moderne de se rendre compte de ce qu'était, pour l'imagination du moyen-âge le culte de la Vierge et, par chance, de s'en édifier à son tour.

LE MIRACLE DE THEOPHILE

AVANT que Rome eût assujetti les Perses, vivait en Sicile un évêque dont le vidame — qui avait nom Théophile — honorait grandement Notre-Dame et s'était rendu célèbre et populaire par sa charité. Il était si libéral et si humain que tout son avoir lui glissait des doigts pour passer aux malheureux et qu'ainsi, loin d'être serf de son argent, c'est son argent qui lui servait en lui méritant la dilection de Dieu. Son Seigneur se reposait sur lui de toute chose et, de fait, il n'aurait pu donner sa confiance à quelqu'un de plus religieux, de plus humble et de plus attaché au saint titre et au très doux service de Marie.

Il arriva que cet évêque mourut. Aussitôt les clercs et le peuple, s'assemblant, n'hésitèrent point à choisir Théophile pour le remplacer et, d'une voix commune, déclarèrent qu'ils ne sauraient faire meilleur choix. Le bon vidame, pourtant, s'épouvanta de cet honneur. Il craignit que la vaine gloire, qui perd tant de gens, ne compromît son salut ; et il refusa de se rendre à un voeu unanime. Une telle protestation alors s'éleva que l'archevêque lui manda de le venir trouver sans délai pour s'entendre intimer l'ordre d'accepter un siège où la volonté de Dieu manifestement l'appelait. Théophile différa d'obéir et atermoya si longtemps que la foule se saisit de lui et l'entraîna de force devant son supérieur. Celui-ci ne manqua point de lui faire fête et le poussa, tantôt par la prière, tantôt par la force, à complaire à ceux qui le voulaient pour chef et à commencer à remplir son office aussitôt.

Mais Théophile, tombant à genoux, éploré, les yeux pleins de larmes, demanda qu'on ne le contraignît pas d'occuper un poste dont il ne se sentait pas assez digne. L'archevêque, déconcerté par sa résistance, lui accorda trois jours pour réfléchir. Le temps venu, il trouvait le saint homme plus entêté que jamais dans son refus, et se voyait obligé d'engager le peuple à un autre choix. Le nouvel évêque mena grande joie de son élection puis, pressé par l'envie et les mauvais conseils, ne craignit point de chasser

Théophile de l'emploi où cet humble serviteur avait voulu demeurer.

Or, quelqu'un se réjouit de l'affaire : l'Ennemi qui guette les âmes et s'afflige dès qu'il voit un fidèle s'entremettre pour servir Dieu ou se tenir au ferme propos de bien se conduire. Jour et nuit, insidieux et tenace, invisible et toujours agissant, il se glisse auprès de Théophile, l'entoure, le circonvient, le tente et si durement le presse que le pauvre clerc, embrasé de mauvais désirs ou enflammé de colère, ne se connaît plus et se met au point de renier Dieu et de s'étrangler de fureur.

— « Ah ! fait-il, ah ! hélas, me voici bien échec et mat. J'étais brillant parmi les prêtres et je suis devenu zéro en chiffre, victime de ma propre stupidité. Quel sot je fus, quel démon me trompa quand je refusai d'être évêque ! Que mon âme se perde et que je brûle au feu d'enfer pourvu que je retourne à ma dignité première. Holà ! Satan, voici ton heure. Ton homme je me déclare, prêt à te servir chaque jour pourvu que tu m'indiques le moyen de prendre ma revanche. Car, je le sens trop maintenant, ni Dieu, ni sa Mère ne me sont plus d'aucun secours. »

Il y avait dans la ville un juif fécond en artifices, expert en sorcellerie et qui savait évoquer, sans qu'ils pussent résister à ses incantations, les diables d'enfer. Il avait déçu les plus sages de l'endroit et mainte âme lui avait dû d'aller griller pour l'éternité. C'est à son huis que Théophile se décida de frapper.

Il ne fallut pas un long examen au nécromant pour deviner que le démon possédait cet esprit devenu tout mondain. Le clerc, d'ailleurs, tombé à ses pieds, le suppliait.

— « Seigneur, s'écria-t-il, seigneur, grâce ! Près de succomber au courroux de mon coeur, je vous implore. L'évêque, mon nouveau maître que Dieu confonde, m'a dépouillé de mon grade, m'a privé de mes biens et m'a jeté à la rue. Que, par vous, je vienne à bout de me venger ou, sûrement, je succombe de désespoir. »

A quoi le juif mielleux répondit :

— « Ami, vous tiendriez encore votre haute place si vous étiez, comme tant d'autres, usurier, avare, flatteur ou esclave. Mais tous

vos prélats, je ne le sais que trop, n'ont que faire de gens de bien. Les gros bénéfiques vont aux grosses bourses, et nul n'a rien s'il ne l'achète ou s'il ne le paye en bassesses, en médisances ou en flatteries. Chaque jour la chose empire. Vos chefs ne prisent nul mérite. Ample déshonneur, certes, vous leur devez. Mais si vous voulez m'en croire et vous fier à mon conseil, bientôt vous retrouverez des trésors et des titres plus grands que ceux que vous avez perdus. »

Théophile acquiesça et le perfide reprit : — « Beau doux ami, l'homme prudent ne révèle à personne ses affaires et, entre mille, sait faire choix d'un ami. Revenez demain soir tout seul, je veux mener la chose avec tant de secret et de diligence que, si méfiant que soit votre évêque, vous deveniez avant peu maître de lui et de ses biens. J'ai assez de crédit à la cour de mon Seigneur à moi pour vous obtenir satisfaction. Je vous y conduirai, vous pourrez vous y plaindre. Evêque vous désirez d'être, c'est la tiare peut-être et les clefs qu'on vous offrira. Ils sont nés sous une heureuse étoile ceux qui apprennent à profiter d'un tel pouvoir. »

Le malheureux Théophile prend congé puis s'en retourne furtivement chez lui. Le lendemain, à la nuit, animé du mauvais esprit, il revient chez le juif qui lui saute au cou, le baise et lui fait fête.

— « Ah, dit le mécréant, réjouissez-vous. Je me suis déjà occupé de votre affaire : j'ai vu Messire et l'en ai entretenu. Il vous salue et, par moi, vous mande qu'il vous attend parmi sa cour à la grande fête qu'il va donner. »

La nuit est épaisse et semble peuplée d'ombres hideuses. Où va le misérable que son noir compagnon tient étroitement serré, qu'adviendra-t-il de lui si Notre-Dame ne s'en mêle ? Il tremble de tous ses membres en attendant. « Ne crains donc rien » lui répète le maudit juif « et quoique tu entendes, quelque merveille que tu vois, garde-toi bien surtout de faire nul signe de croix ni d'appeler Dieu, ni sa Mère. »

Théophile promet tout ce qu'on veut. « Lève la tête maintenant » reprend le juif qui l'a saisi par la main « tu peux déjà

voir la fête que je t'ai promise et la haute joie que mènent tous ceux qui servent Monseigneur ».

Un sourd tumulte, un bruit funèbre ébranlent tout le pays. Autour de la ville, dans une clarté livide, des processions vont et viennent, et on dirait qu'un sombre incendie dévore le sol. Ils sont bien là cent mille démons, revêtus d'un lourd manteau blanc et tenant au poing cierges et chandeliers. Ils glorifient leur Seigneur et celui-ci, au milieu d'eux, se dresse, si gigantesque et si épouvantable qu'à sa vue Théophile, claquant des dents, se demande s'il ne va pas succomber à l'effroi. Ah, il s'en retournerait bien volontiers ! Mais son juif ne le lâche pas et lui recommande sans cesse de n'invoquer aucun saint.

— « Ami, dit le Diable au juif, quel est cet homme et d'où vient-il ?

— Seigneur, répond le maudit, c'est celui qu'hier soir j'ai promis de vous amener. Il est à vous si vous le voulez et il a grand besoin de vos conseils. Vous lui accorderez d'ailleurs bien plus qu'il n'ose demander. Quant à son grief le voici. Son évêque lui a fait injure et il en a le coeur tout furieux et dolent. »

Et Satan aussitôt :

— « Puisque tu le veux, dit-il, si tu renies sans délai ton baptême, ta croyance en Dieu, en sa Mère, en ses saintes et saints, je te rends des honneurs à l'infini au-delà de ceux que tu as perdus. Et quant à l'évêque, ton maître, tu ne lui demanderas rien qu'il ne soit contraint de t'accorder. Mais tout cela je ne te l'octroie qu'au prix d'un abandon complet et de Jésus et surtout de Marie qui jour et nuit m'opprime et me poursuit et que je hais de toutes mes forces. Et tes promesses ne me suffisent point : trop de chrétiens m'ont déçu déjà, se rangeant sous ma loi pour gagner mes faveurs et se déroband après, moi quinaud, par la confusion ou par le repentir. Ce que j'exige, c'est une belle et bonne charte, signée de ton nom, scellée de ton sceau et telle que tu ne la puisses désavouer. A ce prix seul tu participeras à ma haute puissance et à mes innombrables trésors. »

A toutes ces conditions, le clerc égaré souscrivit. Tombant aux pieds du Diable et les baisant de façon très humble, il renia foi et

sacrements, puis, consommant l'irréparable, il livra le parchemin où la marque de son anneau attestait le pacte odieux. Satan emporta la pièce en enfer, riant à l'idée que nul ne viendrait la rechercher jusque-là et tout heureux d'avoir enlevé à Notre-Dame un des plus fervents et des plus connus de ses serviteurs.

Or, la Providence voulut que cette même nuit la pensée de Théophile tourmentât durement l'évêque. Sa conscience lui représenta quelle vilenie il avait commise, en ôtant à un prêtre estimable et de sainte vie une dignité ou des biens que personne, de l'avis de tous, ne méritait mieux. Dès le matin, il le fit appeler, lui commanda de reprendre son titre et ses possessions, promit de ne lui jamais déplaire et le pria de disposer enfin, sans scrupule, de sa personne comme de son diocèse. Théophile, plein de joie, profita de tout cela et bientôt devint d'une moitié plus riche qu'il ne l'avait été jusque-là. Le juif se tenait au courant de sa fortune, et, plus d'une fois, le rejoignait, la nuit.

— « Très doux Seigneur, lui murmurait-il alors, ayez soin toujours de tenir bien cachée cette affaire. Je t'obtiendrai de notre Sire plus que tu n'oses souhaiter. N'as-tu pas vu tout ce qu'il peut ? Il t'a rétabli dans ta place que ni Dieu, ni sa Mère ne savaient te rendre. Tu les avais pourtant bien servis. Mais sache qu'ils ne font jamais rien pour leurs serviteurs ; délaisse surtout le culte de cette Marie dont les chrétiens si fort s'entêtent. N'y pense plus et, si tu tiens à ta chance ne regarde aucune de ses images, car dommage t'en adviendrait. Fais hardiment le contraire de ce que tu faisais. Un homme déjà ne s'abaisse pas à tant d'humilité. Montre que tu es riche. Tu dois vêtir de beaux vêtements, monter de superbes destriers sellés ou caparaçonnés d'or, manger beaucoup et bon, combler sans mesure tous tes désirs. Crois-moi, car je connais le monde : qui ne se tient noble soi-même se voit méprisé de chacun et nul pauvre ne pèse un fétu. Étais-tu assez grotesque lorsqu'à genoux tu lavais les pieds à la ribaudaille, et convenait-il à quelqu'un de ta sorte de décrasser un truand, et de le vêtir été ou hiver de tes habits ? Que ne les laissais-tu à leur vermine dont tu restais contaminé ? Ah ! quelles peines inutiles tu endurais avec ta haire et tes jeûnes ! Tu étais jaune tel un pied de

milan et fripé comme un vieux chausson. Bois, mange, songe que vit d'autant moins qui se contraint davantage et conduis-toi de la sorte que jeunes, vieux, petits et grands ne soient en peine que de pourvoir à ton plaisir. »

Théophile écoute cette voix subtile et trompeuse, Théophile ni ne chante plus l'office ni même n'entre dans l'église, Théophile préfère la joie à la pénitence et le siècle à Sainte Marie que jusque-là il aimait tant, Théophile laisse le Christ pour l'antechrist, Théophile erre et s'égare, Théophile prend un coeur de pierre : à grands sauts et à grand galop, Théophile se précipite au feu d'enfer.

Quelle honte pour qui l'a connu ! Lui, renier Dieu et se vendre au Diable ! Ce dignitaire si charitable, Satan l'a tellement changé, lui a mis au coeur si grand orgueil qu'à peine il daigne se tourner vers les pauvres gens à qui jadis il distribuait argent, cottes et chaussons. Il baisait les mains et les pieds jusqu'aux lépreux ; il a délaissé les bonnes oeuvres pour se vouer à l'Ennemi. D'humble et doux le voilà devenu fier et cruel, de franc débonnaire, cauteleux et plein de malices, de religieux, luxurieux. Il chasse ceux qu'il recueillait, et il ne reste plus rien en lui de ce qu'on y admirait tant. L'enfer a fait cet autre miracle : Dieu et sa mère muets, il tient entière la débile créature qui ne songe plus à donner contentement qu'à son corps.

Comme sur un coursier sans mors ni bride, Théophile chevauche vers les ténèbres où l'on pleure. Mais madame sainte-Marie qui jamais n'oublia nul des siens ne souffre pas qu'il soit perdu. Elle forge pour le cheval déchaîné un frein d'or pur, doucement, elle retourne vers la bonne voie l'âme en déroute. Il lui revient en mémoire qu'en des temps plus calmes elle était tout pour cet ami qui maintenant l'offense et, quand elle le voit ainsi infirme et aveugle, elle supplie le Rédempteur, son Fils, pour qu'à l'égaré soient enfin rendus les yeux du coeur.

Théophile commence donc à sentir les premières pointes du remords. Les vapeurs de son ivresse dissipées, son forfait lui apparaît dans toute sa laideur et il connaît le crime dont il a pu contrister l'amour de Dieu et de la Mère. Son repentir, peu à peu,

égale sa faute et il lève au ciel une face arrosée de mainte larme chaude et claire, il soupire, il s'effraye d'un effroi bien plus terrible que sa terreur lors du sabbat. Si sa mort survenait maintenant, les diables l'emporteraient sur l'heure et sans que personne se présentât pour leur ravir leur digne proie. Alors, il recommence de prier Dieu, de se macérer, de jeûner, de rassembler autour de lui les misérables. La haire lui paraît plus douce que soie et le Saint-Esprit tant le pénètre qu'il n'arrête point de pleurer.

— « Hélas ! que deviendrai-je, quel conseil prendre, qu'ai-je fait ? Hélas ! j'ai plus péché, moi tout seul, que tous les criminels ensemble. Hélas ! hypocrite, menteur et traître, comme je l'emporte en malice sur tous les autres mécréants ! Fallait-il assez peu de sens, sur un propos de vaine gloire, par convoitise et par jactance, pour renier Dieu et ma foi, pour opposer le Roi d'en bas au Roi céleste ? Hélas ! mon cœur se fend de deuil et je m'étranglerais, si je m'en croyais, de mes mains. Jamais je n'aurai rémission... à moins que Celle dont si brillante est l'étoile et qui secourt le pécheur ne m'obtienne le doux pardon...

« Dis, âme captive, que répondras-tu au juste jugement de Dieu ? Quelle sera ta contenance lorsque sera manifesté au monde le sang que, de sa lance, Longin tira du divin flanc ? Voici les crachats et la Croix, voici la Couronne et les plaies, que diras-tu quand apparaîtra plein de colère, dans le tremblement universel, parmi les Anges, les Archanges, le Roi que tu as renié, lorsque chacun apercevra ta frénésie, tes turpitudes ; dis-moi, de ta bouche infectée, de quel nom appelleras-tu Celle qui apparaîtra dans les nues plus glorieuse et rayonnante que le soleil en plein midi ? Ah ! malheureux, ah ! maudit, tu sais à toi ce qu'on réserve : les diables et leurs crocs de fer ».

Ainsi Théophile se lamente. Tout en gémissant il est entré dans l'église de Notre-Dame. Là, il se couche sur les dalles qu'il mouille de ses larmes, bat sa coulpe ; s'arrache les cheveux et déchire ses vêtements. Il avoue son forfait, il clame son désespoir et il ose se remettre sous la garde de la Dame qu'il a trahie.

Quarante jours il demeure ainsi, jeûnant, genoux et coudes nus. Et une nuit Notre-Dame lui apparaît. Mais elle détourne sa

face pleine de colère et elle ne se montre que pour lui demander comment il peut avoir le courage d'implorer la miséricorde et les faveurs du Ciel dont il a pu s'exclure. « Va, dit-elle, va, cours à Satan, ton nouveau maître. Il a bonne promesse de toi, écrite et scellée. Tu lui appartiens mort et vif. Je ne puis plus rien à cela ».

Longtemps, longtemps, le misérable supplie Notre-Dame, toujours il la trouve en courroux et impitoyable. Il s'humilie, il se déchire, il la célèbre de tous ses titres : Dame du Ciel, Dame d'Ici-bas, Clarté d'Amont, Clarté d'Aval, Reine des Anges, des Archanges, pure porte du Paradis ; il lui rappelle, à travers l'histoire, et ses grâces et ses pardons. Raab, la pécheresse, David, le pécheur, Saint-Cyprien qui faisait éventrer les femmes n'ont ils point été absous ?... « Dame, s'écrie-t-il avec ferveur, Dame, oui, j'ai tout fait, or je me repens, je t'implore, prends mon corps et qu'il subisse les pires tourments où tu le voudras soumettre. Mais qu'il te souvienne de mon âme et que tu la recueilles en ta bénignité ».

La haute Dame glorieuse, la source de toute pitié ne peut entendre des accents si sincères sans se laisser toucher. « C'est bien, dit-elle en s'approchant, certes tu m'as été occasion de colère, mais tu as tant pleuré, tu t'es prosterné avec tant de ferveur devant mon image que je ne te ferai pas languir davantage. Parce que ton repentir est sincère, parce que tu as mis en moi ta confiance, je ménagerai la paix entre mon Fils et toi et le presserai de t'octroyer pardon et grâce. Toutefois, il convient d'abord, après ton reniement que tu fasses ample et explicite profession de foi. »

Et Théophile de répondre avec allégresse. Il récite de coeur autant que de bouche son Credo. Il dit sa foi au Saint-Esprit, à l'Incarnation, à la mort sur la Croix, à la Résurrection, à la descente aux Enfers, au règne de Dieu dont il souhaite, plein d'ardeur, la venue. Il célèbre Marie dans sa puissance et ses attributs et, avec de nouvelles larmes, la conjure de pourvoir au salut du pauvre pécheur.

Or, la bonne Dame l'a regardé en souriant et lui a dit :



THÉOPHILE S'ENGAGE AU DÉMON